

LE JOUR OÙ J'AI COMPRIS (extraits)

Roman - *Émilie Boguet*

Prologue

Allongée dans mon lit, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Je me sens fiévreuse depuis des heures. La douleur est là. Encore. Elle m'envahit de toutes parts jusqu'au bout des doigts. On ne s'y habitue jamais. Si je n'avais pas le souffle coupé, je hurlerais. Je hurlerais mon désespoir, mon incompréhension et mon dégoût. Je hurlerais pour repousser, une fois pour toutes, cette souffrance qui me rend folle et qui m'a tout pris. Je donnerais tout pour chasser cette impression de vide et condamner l'énorme trou noir que je sens grandir sous mes pieds.



Au loin, la télévision divague. J'entends des gens qui crient, des mots qui évoquent la terreur. Une bombe, des explosions. Et puis des viols et des meurtres. Le journal télévisé ne propose que des faits divers sordides. J'ai beau être au plus mal, je suis sans cesse rappelée à l'ordre. Oui, il y a pire que moi. Je le vois et je l'entends tous les jours. Je ne suis ni la première ni la dernière. Je suis tout juste une goutte d'eau dans l'océan. Alors je ne me plains pas. Je n'ai pas un cancer. Je n'ai pas perdu un être cher dans d'horribles circonstances. Je n'ai pas non plus vécu un attentat. J'ai de la chance parce que je n'ai pas de « vrais » problèmes. C'est ce que les gens me répètent chaque jour depuis que le mal m'est tombé dessus. Tais-toi et marche. Voilà ce qu'ils me disent. Mais ils ne savent pas... Ils ne savent rien.

Je suis déjà dans un état de semi-conscience mais j'hésite à me laisser aller. On dirait que je suis montée dans un train à grande vitesse qui me conduit vers l'enfer. Par la fenêtre défilent les images heureuses de toute une vie. Mon rire d'enfant, quand mon père me lançait dans les airs. Les sauts à pieds joints dans les flaques d'eau à l'école. Les défis que nous nous lancions avec mes frères. Les balades à cheval et l'air de la montagne pendant les vacances. Les médailles gagnées aux compétitions de gymnastique. Les rêves d'une jeunesse pas encore souillée par l'inconscience de notre monde. Et puis le temps qui passe... Les bougies du gâteau

d'anniversaire soufflées chaque année sans penser à ce qui viendra après. Le temps s'accélère. Les premières amours sont déjà là. Les diplômes s'enchaînent puis les voyages au bout du monde. Les cheveux qui volent dans la nuit au gré de la musique pendant les concerts de rock. L'immortalité qui me saisit lorsque j'ouvre grand la fenêtre sur le froid de l'hiver après avoir bu quelques verres. L'engouement indéniable pour les vrais choix et la liberté... Le temps du « tout est permis » est déjà révolu et soudain défilent les images d'un avenir que je n'aurai jamais. Le Mont Everest. Les cerisiers en fleurs du Japon. Les glaciers en Islande. Le sable chaud des plages du sud. Et même la Tour Eiffel, que j'ai pourtant vue si souvent... Se tenir debout sur ses jambes, juste une fois. Tendre le doigt pour montrer l'oiseau qui vole dans le ciel, sans plier sous la douleur. Prendre sa voiture pour aller à la gare et monter dans un train, un métro, un taxi, un avion. Visiter des endroits merveilleux. Encore une fois.

Tous les jours, je me demande pourquoi. Pourquoi moi, pourquoi nous, pourquoi ici et maintenant. Pourquoi et comment des choses aussi improbables et affreuses peuvent arriver dans un pays aussi beau que le nôtre. Pourquoi on refuse à ce point de voir la vérité. Pourquoi on nous laisse mourir à petit feu. Pourquoi on nous abandonne... Nous étions l'avenir, nous aussi. Nous étions capables de tout. Et puis la vie a basculé. Personne ne s'y attendait. Et comme il fallait trouver un coupable, on nous a dit que tout était de notre faute. On nous a dit que nous l'avions voulu, que nous avions tout provoqué. Personne n'a compris qu'en réalité, il s'agit juste d'une mauvaise rencontre. Un hasard qui secoue l'existence pour toujours et qui change les regards sans que l'on s'y attende. Puis notre vie s'arrête, au moment où commence celle des autres.

Chapitre 11

[...]

- La maladie est en train de t'ouvrir d'autres portes. Des issues que tu n'entrevois pas encore. Pour l'instant, la douleur t'aveugle et tout autour de toi semble triste et sombre. Mais la vie te réserve encore de belles surprises, crois-moi.

Tom posa sa tête sur la mienne et serra à nouveau ma main, faisant tourner mes doigts entre les siens. Ils étaient doux et chauds. J'avais perdu cette sensation depuis si longtemps... Je me laissai aller à ses paroles sans penser à le rejeter tant son étreinte était naturelle et réconfortante,

après toutes ces épreuves. Et doucement, je fus gagnée par les mots que lui seul pouvait prononcer pour me rassurer.

- Je n'irais pas jusqu'à dire qu'on a de la chance d'avoir cette maladie, poursuivit Tom sereinement. Mais au moins, elle a le mérite de nous faire ouvrir les yeux. Pendant longtemps, les gens nous acceptent tels que nous sommes parce que nous ne dérangeons pas leurs certitudes et leur routine. Ils n'ont pas de mal à être là pour nous parce que nous sommes exactement comme ils veulent que nous soyons. Mais quand quelque chose ne va plus, quand quelque chose nous tombe sur la tête sans que l'on s'y attende, on a deux solutions... C'est toi qui me l'as dit, un jour. Soit on décide de continuer à coller à l'image que les autres se faisaient de nous, quitte à finir par en mourir. Soit on décide de changer radicalement notre existence, jusqu'à remettre en cause la personne que nous étions et toutes nos relations. Grâce à toi, j'ai choisi la seconde option. Parce que malheureusement, personne ne changera pour nous. La maladie dérange. Voir quelqu'un qu'on a connu en forme diminuer, c'est tout simplement inconcevable pour bien des gens. La plupart préfèrent fuir. Et ce n'est pas seulement lié à Lyme. C'est pareil pour toutes les maladies. Et on finit par s'isoler alors qu'il suffirait juste de trouver les bonnes personnes. Ce n'est pas aux autres de nous faire exister. C'est à nous de nous révolter, pour continuer à vivre.

Je relevai la tête vers Tom et me perdis un instant dans ses yeux verts profonds. Il avait un visage très fin sous sa barbe naissante. J'observais ses lèvres bouger, me laissant bercer par la chaleur de ses bras et l'odeur parfumée de sa peau.

- J'ai une chambre d'amis si tu préfères passer la nuit ici, dit-il en déposant un baiser sur mon front.
- Je veux bien, répondis-je en murmurant, soulagée.

Péniblement, je me levai pour le suivre jusqu'à une chambre située juste à côté de la sienne. Je me rendais compte que j'étais épuisée, tout à coup... Il me prêta une chemise de nuit appartenant à sa mère, ce qui nous fit rire pendant cinq bonnes minutes. Puis je me faufilai dans les draps qui sentaient délicieusement bon, avec une pensée pour Françoise qui décidément, était une vraie fée du logis. Tom resta un moment assis au bord du lit, à me parler. Dehors, il y avait un vent phénoménal qui faisait claquer le portail devant la maison. Je me laissai bercer par les paroles de Tom et par le vent au loin. Et je finis par m'endormir, dans une nuit dépourvue de rêves et de cauchemars.

Le lendemain matin, je me réveillai vers 6h30. L'habitude du réveil qui sonne... En clignant des yeux, je profitai encore de ces derniers instants dans le lit bien moelleux de la chambre d'amis de Tom. Je n'avais pas oublié où j'étais. Et pour la première fois depuis des semaines, je me surpris à sourire comme une bienheureuse. Un sourire presque insouciant qui ne pense ni au passé ni à l'avenir. Et puis je l'aperçus, allongé près de moi, tourné de mon côté. Tom s'était endormi là... Les traits de son visage étaient détendus. Il était beau dans son sommeil, une mèche de cheveux tombant en travers de son front. Je continuai à l'observer à la dérobée, me disant que Françoise avait raison. Quel gâchis... Et je souris à nouveau en pensant à toutes les femmes qu'il avait dû décevoir dans le passé.

- Je n'aime pas qu'on me regarde dormir, grogna-t-il en entrouvrant les yeux.

Il m'avait prise en flagrant délit. Sans me laisser démonter, je tendis la main vers son visage et caressai sa joue du bout des doigts. Et je soupirai, comme une enfant que l'on tire de force d'un rêve merveilleux.

- La douche est libre, si tu espères travailler ce matin, dit-il en se redressant sur un coude.

Je sortis du lit à contrecœur et ramassai mes vêtements, posés négligemment sur une chaise près de la porte. Je lui adressai un clin d'œil avant de filer dans la salle de bains. La sensation de l'eau chaude me fit un bien fou. Pour la première fois depuis des mois, je n'avais pas grand-chose en tête, ce matin-là. J'étais envahie par une étrange sensation de plénitude, comme si un changement s'était opéré en moi. Pendant que je me séchais les cheveux, j'entendis une mélodie jouée au piano venir du salon. *Prélude en mi mineur*, de Chopin. Ma pièce préférée... C'était triste à mourir mais tellement beau. Lentement, j'ouvris la porte de la salle de bains et passai la tête dans l'encadrement. Françoise n'était pas encore arrivée. Toujours en robe de chambre, je me dirigeai dans le couloir à pas feutrés. Il ne fallait pas que Tom m'entende. Il m'avait dit, quelques semaines plus tôt, qu'il n'avait plus touché à son piano depuis que la maladie s'était déclarée. Ses mains ne lui obéissant plus, il préférait s'abstenir plutôt que de « massacrer » ses morceaux préférés. En l'écoutant, debout contre la porte du salon, je fus saisie par son talent. Son interprétation était magnifique, pleine d'une émotion qui me touchait droit au cœur. Tremblant de tous mes membres, je sentis mes pieds se mettre en marche sans aucun contrôle de ma part. En quelques secondes, je me retrouvai à quelques centimètres de lui, respirant l'odeur de son parfum qui se répandait dans l'air. Alors qu'il posait les mains sur ses genoux, à la fin du morceau, je m'approchai encore de lui. Tom sursauta au moment où j'effleurai ses épaules, faisant glisser mes mains le long de ses bras. Il se tourna pour me faire face, toujours assis. Je l'étreignis avec tendresse tandis qu'il blottissait sa tête dans mon cou, pleinement

consciente de ce moment précieux et improbable. Nous restâmes ainsi jusqu'à ce que la sonnette de la porte d'entrée se fasse entendre. Il devait être 7h du matin.

Chapitre 13

[...] Ce jour-là, peu après ma pause en fin d'après-midi, mon chef vint me chercher alors que je prenais un café, tranquillement installée près des vestiaires. Il me demanda de le suivre jusqu'à la salle de réunion sur un ton sec et sans un mot de plus. Là-bas, je fus surprise de retrouver plusieurs collègues dont Guillaume et Céline, mais également une psychologue de l'hôpital. En m'asseyant face à eux, j'eus un mauvais pressentiment. Et en effet, pendant plus d'une demi-heure, on m'infligea un véritable procès... La psychologue commença à me reprocher mes arrêts qui perturbaient le service des Urgences. Bien sûr, elle ne mettait pas ma « maladie » en cause mais il fallait que je comprenne. Puis mes collègues parlèrent à tour de rôle. Céline insista sur le fait que je n'étais plus capable de contrôler mes émotions, mentionnant ma réaction après la tentative de suicide de la jeune fille de treize ans. Guillaume mentit en disant que je ne saluais plus personne en arrivant à l'hôpital et qu'il devenait impossible de travailler avec moi. La psychologue, quant à elle, s'interrogea sur ma capacité à poursuivre mon travail sans commettre d'erreur médicale tant je semblais perturbée ces derniers temps... Sidérée par les propos de mes collègues, je me défendis tant bien que mal, indiquant à plusieurs reprises que certains avaient osé me traiter d'hypocondriaque au cours de plusieurs réunions. Finalement, je n'étais plus qu'une moins que rien aux yeux de tous depuis que l'on me savait malade... Au moment où le mot « discrimination » sortit de ma bouche, la psychologue se mit à hurler, couvrant ma voix. Les larmes aux yeux, je me revis ces dernières années lorsque mon chef me recevait dans son bureau pour mon évaluation annuelle. J'obtenais toujours les meilleures appréciations au sein des Urgences, en comparaison avec les autres infirmières. Mais cela, plus personne ne semblait le savoir. Désormais, seule ma « réputation » me collait à la peau. D'après la psychologue, tous mes collègues sans exception se plaignaient de mon mauvais caractère et souffraient de mon « agressivité permanente ». C'était bien la première fois que l'on me disait une telle chose en douze ans de carrière... Je n'entendis pas la suite des horreurs qui continuèrent à déferler sur mon compte. Je détournai les yeux de mes inquisiteurs, fermant mon esprit à leurs propos et attendant qu'ils aient terminé de déverser leur venin. Je ne voulais pas pleurer. Pas devant ces gens qui, décidément, ne comprenaient rien et n'essaieraient pas une seconde de se mettre à ma place. Ils n'avaient aucune idée de ce que j'étais en train de traverser et s'en fichaient royalement... J'étais devenue la bête à abattre.